

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

ON S'ABONNE

Au bureau, place du Marché-Noir, et chez MM. DUBOSSE, JAVAUD, GODFROY, et M^{lle} NIVERLET, libraires à Saumur.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ABONNEMENTS.
Saumur, par la poste
Un an. . . 18f. » 24f. «
Six mois. . 10 » 15 «
Trois mois. 5 25 7 50

— A PARIS, Office de Publicité Départementale (ISIDORE FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilles Politiques, *Corresp. générale* (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, — acceptés, — ou continués, — sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — Les annonces devront être remises au bureau du journal, la veille de sa publication.

CHRONIQUE POLITIQUE.

AFFAIRES D'ORIENT.

La nouvelle de l'embarquement des troupes anglo-françaises, à Varna, destinées, à ce qu'il paraît, à agir contre la Crimée, semble se confirmer. « Des ordres inattendus et subits nous envoient à Varna où nous allons embarquer des troupes pour la Crimée, écrit-on, du bord du *Furions*, à un journal anglais.

« Tout navire disponible en fera autant. Enfin, nous allons agir, et l'effervescence est grande. » Seulement, il paraît, comme nous l'avons expliqué hier, que cette première expédition est dirigée non contre Sébastopol mais contre Caffa. — Havas.

Vienne, jeudi, 3 août 1854.

« La retraite des Russes de la Valachie, est confirmée.

» L'empereur François-Joseph, et le comte de Hess sont arrivés à Vienne. » — Havas.

EXTERIEUR.

ANGLETERRE. — De nouvelles dépêches télégraphiques arrivées de Liverpool permettent d'affirmer que personne n'a péri dans le naufrage du *Franklin*. Tous les passagers ont été débarqués sains et saufs après l'échouement du steamer sur la côte de Long-Island, le 17 juillet. On espérait pouvoir le relever malgré les huit pieds d'eau qu'il avait dans la cale.

— La Chambre des communes a voté hier le bill, ayant pour objet de défendre aux sujets anglais la participation aux emprunts russes. — Havas.

PARME. — Aucun désordre n'a eu lieu depuis le 22. Toutefois, des bruits absurdes, accrédités par la malveillance, ont effrayé plusieurs personnes. Le ministère a publié une proclamation pour rassurer les esprits. — Havas.

ESPAGNE. — Les journaux de Madrid, en date du 29 juillet, apportent aujourd'hui des détails sur l'entrée du duc de la Victoire dans la capitale de

l'Espagne. Le 28 au soir, une dépêche télégraphique avait informé la Reine que le Président de son conseil des ministres s'était arrêté à Alcalá pour y passer la nuit, et qu'il repartirait le lendemain pour le siège du gouvernement. Le 29, en effet, à 9 heures moins un quart du matin, Espartero est entré dans Madrid par la porte d'Alcalá. L'armée et la milice nationale lui ont fait l'accueil le plus enthousiaste; une foule immense ne cessait de le saluer de ses vivats. Debout dans la splendide calèche du marquis de Morantès, le héros de Luchana, en grand uniforme de maréchal, répondait en agitant son mouchoir aux acclamations frénétiques de cette multitude de tout sexe, de tout âge, de tout rang, qui se pressait sur son passage. Devant la voiture du maréchal, marchait une compagnie de volontaires de l'Aragon et de la Navarre, organisés et équipés par M. Cordero, ami du maréchal. De chaque côté de la calèche se tenaient à cheval un grand nombre de généraux et d'officiers de l'armée, une forte escorte de cavalerie fermait la marche. A neuf heures précises, Espartero est arrivé au Palais où il a eu l'honneur d'être reçu en audience particulière par S. M. la Reine. Après cette audience qui a duré une demi-heure, le duc de la Victoire est remonté en voiture, et, toujours suivi de son brillant état-major et d'une foule immense qui ne cessait de l'acclamer, il est allé descendre chez l'un de ses amis, don Manuel Matheu.

Le général O'Donnell a déclaré à une députation de la junte de Madrid, présidée par le marquis de Fuentes de Duero, que son épée appartenait à la cause de la liberté, que la Reine ayant appelé à ses conseils le duc de la Victoire, son devoir était de ne mettre aucun obstacle à l'organisation que celui-ci voulait donner au gouvernement.

Le général Blaser et le comte de Vista Hermosa, ont été sauvés par O'Donnell, qui leur a donné une chaise de poste et un chef d'état-major, le colonel Osorio, pour les conduire jusqu'à Cadix.

Les troupes de l'armée libératrice, sous le commandement des généraux Dulce et Messina, se dirigent sur la capitale.

Le 30 au soir, le général O'Donnell, accompagné du duc de la Victoire, est allé au Palais présenter ses hommages à la Reine. — Havas.

PRUSSE. — On nous écrit de Berlin, le 31 juillet: « Conformément à une décision du ministère, la loi fédérale sur la presse, que vient d'adopter la diète de Francfort, ne sera pas promulguée en Prusse, et par conséquent ne sera pas exécutée dans ce pays.

» Le nombre total des chevaux que l'on va acheter pour compléter la cavalerie et l'artillerie, est de 18,970. Il paraît qu'il sera assez difficile de se procurer cette quantité de chevaux, des achats considérables de chevaux ayant été faits de divers côtés.

» L'entrevue du Roi de Prusse et du Roi de Wurtemberg, a une signification politique, en ce sens que la froideur qui, depuis des années, régnait entre ces deux souverains paraît avoir disparu. » — Havas.

REVUE DE L'OUEST.

M. Colliot de la Hallais écrit de Châteaugiron, le 22 juillet, à l'*Auxiliaire Breton*:

« Un grain de froment a levé dans mon jardin. Dans les premiers jours de juin, j'en coupai les feuilles, cela l'a fait taller. En ce moment, il a 71 tiges, 63 donnent des épis dont la majeure partie est en fleurs. Ces épis ont: les plus courts, 12 centimètres, et les plus long 16 centimètres. En supposant 40 grains par épi, c'est le minimum, puisqu'il peuvent en donner 70, cela ferait 2,520 pour un. Les feuilles sont attaquées de la rouille, les épis ne le sont pas. Je crois que ce froment est le *triticum vulgare*. »

Le sieur Daillet, garde champêtre de Luzillé (Indre-et-Loire), vient de remarquer, dans un jardin de sa commune, une tige de froment, disons presque une gerbe, ayant un mètre soixante-quinze centimètres de hauteur, et portant cent trente-un épis. Chaque épi représente environ soixante grains, ce qui donne, au total, sept mille huit cent soixante grains, ou trois litres quinze centilitres. Ce prodige

FEUILLETON

LE LÉGATAIRE.

(Suite et fin.)

Madame de Castro s'était bien gardée de lire tout haut cette lettre, et elle en avait fabriqué une autre ainsi que nous l'avons vu.

— Maintenant, se dit-elle, après avoir jeté au feu la missive de son imprudent complice, il faut songer à me débarrasser de cette vilaine bête qui depuis si longtemps me contre-carre en toutes choses. Je ne fais pas un pas, un projet, je ne calcule rien sans trouver ce chien hargneux sur mon chemin, posé en sentinelle active et vigilante; il faut en finir, tant qu'il vivra je me verrai menacée de quelque catastrophe... Allons, sa gentillesse de ce soir est son arrêt de mort.

Ici la comtesse se mit à réfléchir au moyen qu'elle emploierait pour accomplir son detestable dessein. Tout-à-coup elle se frappa le front, ouvrit un tiroir de son secrétaire, et en tira une petite fiole d'arsenic, dont on faisait usage, quelquefois, pour détruire les rats de la cave au grenier, et qu'elle conservait, par prudence, à sa disposition.

— C'est cela, murmura madame de Castro. M. Tom est un gourmand; il repousse mes caresses, mais ne refuse jamais les gâteaux que je lui offre... Des demain, nos comptes seront réglés.

Sur cette méchanceté, la comtesse sonna sa femme de chambre et se mit au lit. Pendant qu'on la déshabillait, elle regarda son beau bras que Tom avait si rudement secoué le jour de la mort du comte, et elle sourit avec haine au souvenir de cet outrage dont elle savourait déjà la vengeance.

Dès le lendemain, madame de Castro se fit apporter une assiette de gâteaux; la, enfermée dans sa chambre, elle souleva les feuilles délicates de la pâtisserie, et y introduisit la poudre mortelle qui devait la délivrer du pauvre et beau terre-neuve. Ménageant ses doses avec patience et habileté, pour que le chien, si gourmand qu'il fût, ne se dégoûtât pas dès la première bouchée, la comtesse mit cependant assez d'arsenic dans les deux gâteaux pour que l'un des deux, seul, pût empoisonner un homme; puis elle renferma l'assiette dans son secrétaire, et attendit, pour faire son mauvais coup, une occasion favorable. La soirée lui parut convenable, car Tom ne devait pas mourir foudroyé; il devait mourir pendant la nuit, et nul n'oserait soupçonner le vrai coupable: la glotonnerie du terre-neuve expliquerait suffisamment son infortune; on l'accuserait d'avoir ramassé dans les champs où le jardin quelque boulette destinée aux chiens errants, aux oiseaux de proie ou aux belettes, et tout serait dit. Tel était le calcul de cette femme, qui ne s'arrêta pas un seul instant devant l'idée du désespoir de Marianne. Tom était donc condamné à mort, avec sursis de quelques heures, mais sans appel. Ce jour-là, le fidèle ami de Marianne fut plus caressant que de coutume; il avait fait, sans peine, la paix avec sa belle maîtresse, qui n'avait pas pu résister plus longtemps à ses cajoleries. D'ailleurs, la jeune fille était triste et agitée; elle songeait à l'embaras dont la menaçait la visite de son fiancé, et elle ne trouvait d'autre distraction à son chagrin que la joie de Tom; aussi ne le quitta-t-elle presque pas de la journée.

Pendant le dîner, Tom ne fut pas très-maussade pour la comtesse, qui, de son côté, fut charmante pour le terre-neuve et le combla de doux propos. Après avoir

fait un tour de promenade au jardin, madame de Castro, Marianne et Tom rentrèrent dans le salon.

— Puisque nous sommes devenus bons amis, dit la comtesse s'adressant au chien qui la regardait, je vais te donner ton dessert; viens.

Tom ne bougea pas. Marianne suivit sa belle-mère; alors Tom suivit sa maîtresse. Tous trois entrèrent dans la chambre de la comtesse. Madame de Castro se dirigea vers son secrétaire, l'ouvrit, prit à deux mains l'assiette qui contenait les deux gâteaux, et vint droit au terre-neuve.

— Sans rancune, dit-elle, mon garçon; tu n'en auras jamais mangé de meilleurs.

Tom, séduit par cette politesse, s'avança en léchant sa barbe.

XII.

— Mille pardous, mon brave chien, fit Marianne en prévenant le pauvre Tom, qui resta tout penaud, pendant que sa maîtresse s'était vivement emparée de l'assiette, un pour toi, un pour moi; je partage assez souvent avec ton altesse pour que ton altesse me passe un caprice aujourd'hui.

Disant cela, Marianne approcha l'un des gâteaux de sa bouche. La comtesse tressaillit; elle devint coup sur coup pâle et verte d'effroi; puis, n'écoutant que son épouvante, elle saisit la main de sa pupille, l'arrêta et poussa un grand cri.

— Qu'avez-vous, chère mère? dit Marianne avec calme.

La comtesse, les yeux fixes, hagards, les lèvres violettes, le visage décomposé, tenait toujours, d'une main crispée, le bras de la jeune fille; elle balbutia quelques mots inintelligibles. Faisant enfin un effort énergique, elle murmura d'une voix suffoquée par la honte et le remords:

de fécondité est déjà arrivé à parfaite maturité. Dès que la récolte en sera faite, nous engagerons son propriétaire à le recueillir et à l'ensemencer avec soin; car, pour peu que l'espèce ne dégénère pas, cette tige de blé, par sa reproduction multipliée, peut devenir la base d'une prompte et brillante fortune, et remplir le vide qu'opère parfois la disette dans les greniers d'abondance. (*Maine-et-Loire.*)

FAITS DIVERS.

D'après les dernières nouvelles de Biarritz, la santé de Leurs Majestés est excellente. — Dimanche, après avoir entendue la messe à l'église du bourg, LL. MM. sont rentrées à Gramont. L'Impératrice a reçu M^{mes} Gerard et Labat. — Une course landaise de taureaux a été donnée dans la journée au jeu de paume de Biarritz. LL. MM. ont honoré ce spectacle de leur présence; elles y sont restées longtemps, et ont paru égayées par les prouesses des écarteurs des Landes. La foule considérable qui se pressait dans l'enceinte du cirque a chaudement accueilli l'entrée et la sortie de LL. MM. — Havas.

— Un cruel évènement est arrivé ce matin sur le petit chemin de Paris à Sceaux. Deux convois, dans l'un desquels se trouvait un ingénieur, se sont rencontrés près Bourg-la-Reine, un choc violent a eu lieu et les locomotives ainsi que plusieurs wagons ont été brisés. Des personnes ont été, dit-on, contusionnées et ont dû être ramenées chez elles en voitures.

Comme toujours, en pareille circonstance, le bruit public exagérant de semblables malheurs, on portait le nombre des blessés à 30 ou 40; mais d'après des renseignements que nous devons croire exacts, ce nombre se réduirait à 7 personnes parmi les voyageurs et à 3 autres parmi les employés de la ligne. — Havas.

— On lit dans le journal de *Maine-et-Loire*.

La lettre suivante nous a été communiquée par la famille d'un jeune homme, caporal au 50^e de ligne, maintenant au camp de Varna. Nous allons en extraire quelques passages. Ils feront, nous n'en doutons pas, le même plaisir à nos lecteurs que ceux déjà publiés par nous, et transmis par de jeunes soldats, nos concitoyens. Cette lettre porte la date de Varna, 16 juillet:

«... Je vous parlerai maintenant de la Turquie.

» Depuis ma dernière lettre, que je vous ai écrite de Gallipoli, nous avons traversé la Turquie presque toute entière.

» Les zouaves, les Turcs et le 50^e de ligne, composant la 1^{re} brigade de la 2^e division, nous sommes partis de Gallipoli pour nous rendre à Andrinople. Tous les villages que nous avons traversés avaient l'aspect le plus triste: ils n'étaient habités absolument que par des vieillards. La seule manière de ces pauvres gens de témoigner leur enthousiasme en nous voyant passer, était de se prosterner dans l'attitude de la prière, et d'adresser au ciel leurs

vœux pour nous et pour leurs enfants qui étaient au combat.

» Enfin, après huit jours de fatigues et de souffrances, nous sommes arrivés à Andrinople. Cette ville, ancienne capitale de la Turquie, et dont les maisons sont pour ainsi dire construites en bois, est remarquable par sa grande mosquée, flanquée de quatre tours hautes de 600 pieds à peu près. Cette mosquée, qui sert d'église, a la forme d'un marabout arabe. Elle date du temps de Constantin.

» La ville d'Andrinople offre beaucoup de ressources sous le rapport des denrées. Là, notre brigade a assisté à une messe célébrée avec une somptuosité qui a fait dire au général Bosquet, commandant la division, et au général d'Autemarre, que jamais peut-être dans l'armée d'Orient, solennité religieuse ne révélerait autant de bonheur et d'enthousiasme.

» Un autel, aussi majestueux qu'élégant, avait été dressé sous des tonnelles d'arbres par un capitaine d'état-major. Cet autel avait pour ornements des sabres, des baïonnettes et des guirlandes de verdure. De chaque côté étaient braquées deux pièces de canon. Une salve de cinq coups a annoncé le commencement de la messe, pendant la durée de laquelle les trois musiques de la brigade n'ont cessé d'exécuter des morceaux choisis. Une nouvelle salve, de 21 coups, a marqué l'instant solennel de l'élevation, et l'office divin s'est terminé au bruit d'une dernière et formidable détonation qui a fait trembler les murs de la vieille cité musulmane. Ce qui a généralement étonné, c'est la présence à cette cérémonie du Pacha, de sa famille, de sa suite, et de toute la haute aristocratie. Sur toutes les figures se peignait la surprise et l'admiration. Ainsi, vous le voyez, mes chers parents, partout la religion triomphe, et nous en goûtons encore les charmes sur une terre étrangère où elle n'a plus d'autels que dans nos cœurs, mais où elle trouve toujours un éloquent interprète dans l'aumônier attaché à chaque division.

» Enfin, après douze jours passés à Andrinople, nous sommes partis de cette ville pour nous rendre à Varna, où nous sommes arrivés au bout de onze jours de marche à travers les Balkans.

» On ne saurait se figurer la quantité de troupes réunies sur ce point: Anglais, Français, Turcs, Ecossais, Egyptiens, etc.; on compte à peu près cent cinquante mille hommes. Vous devez comprendre que les vivres y sont parfois rares, et toujours fort chers. Mais les privations ne peuvent rien contre le courage et la gaieté du soldat. Il y a quelque chose de très-drôle à voir réunis à la même table pour fraterniser des Anglais, des Turcs, des Français et des Ecossais. Le Français, toujours gai, adresse la parole en arabe à l'Anglais, et celui-ci répond par l'éternel *bono, Francez*. Ce qui n'empêche pas la réunion de se comprendre parfaitement, car, à défaut de l'intelligence de l'idiome, le verre est un excellent interprète des sentiments du cœur.

» Nous sommes toujours à Varna, attendant l'ordre de marcher. Notre impatience est grande, et nous souhaitons ardemment l'instant heureux qui nous permettra de voir en face les cohortes de Nicolas, et de nous dédommager, en tapant dessus, des fatigues qu'il nous cause, avant qu'il nous soit permis d'atteindre un ennemi que nous aimerions tant à rencontrer.»

— DÉSASTRES CAUSÉS PAR UNE TROMBE. — On lit dans le *Courrier du Havre* du jeudi 27:

Une épouvantable trombe de vent, accompagnée de tonnerre et de torrents de pluie est venue fondre hier sur notre ville et sur la rade, où son passage, si court qu'il ait été, a laissé de bien déplorables traces. Depuis le matin, la chaleur était accablante, et de gros nuages assemblés dans la partie du nord-est du firmament faisaient prévoir un prochain orage. De grandes précautions avaient été prises dans nos bassins, où les amarres des navires avaient été doublées, la mer était calme, cependant, et la rade couverte d'un assez grand nombre d'embarquations, lorsque, quelques minutes avant trois heures, l'ouragan s'est précipité sur la ville et sur ses environs avec la rapidité de la foudre.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, les vitres des fenêtres qu'on avait oublié de fermer volent en éclats, d'énormes branches d'arbres sont brisées sur les promenades et dans les jardins, un arbre même est cassé par le milieu sur le marché Louis-Philippe, les tuiles volent par centaines, arrachées violemment des toits, des portions de cheminées sont abattues et des personnes sont obligées de chercher des refuges dans les maisons pour ne pas être renversées par la violence de l'ouragan.

Continuant sa course impétueuse, la trombe s'élançait vers la mer, renversant sur son passage, aux bords de mer de M. Gosset, presque toutes les cabanes en toiles avec des baigneurs qu'elles renferment, brisant les mats de hune d'un brick-goëlette dont elle disperse les voiles, et portant la terreur parmi les nombreux bateaux pêcheurs et les canots navigant sur la rade.

Un canot, l'*Alerte*, monté par le patron Armand Guédon, les matelots Marguerite et Gallon, et le pitole Lelargue, de Quillebeuf, est saisi dans le tourbillon qui le retourne comme un léger fétu de paille, et sur ces quatre infortunés, un seul est sauvé, c'est le matelot Gallon.

A l'instant où la trombe s'abattait sur les flots, deux hommes de lettres, venus de Paris, MM. Asseline et Henry Murger, faisaient une excursion de plaisir en compagnie de MM. Turcas et Trudon, à bord du yacht de plaisance le *Muguet*, appartenant à M. Wanner fils et monté par le patron Paul Piquet et deux matelots. Le *Muguet* put échapper à l'ouragan; et le premier soin de ceux qui le montaient fut de voler au secours des malheureux naufragés, dont un seul, nous l'avons dit, a été recueilli à bord du yacht. Il y avait près d'une heure que le pauvre Gallon, excellent nageur, se soutenait sur l'eau, et ses forces étaient complètement épuisées

— Ne mange pas ce gâteau, ne le mange pas, je t'en supplie. — Mais pourquoi donc? demanda Marianne que cette scène commençait à effrayer. — Pourquoi? répéta la comtesse. — Oui, quel mal y voyez-vous? — C'est du poison, malheureuse!

A ces mots qui semblèrent sortir des entrailles d'une femme atterrée, éperdue, Marianne recula d'horreur, jeta les gâteaux dans le foyer qui pétilla, et lorsqu'elle ramena son regard sur sa marâtre, elle la vit à ses genoux, les yeux baignés de larmes. Tom s'était assis et contemplait cette scène avec un mécontentement manifeste. Trop bien élevé pour se permettre de prendre même ce qui lui était destiné avant qu'on ne lui offrit, le brave chien n'avait pas bougé, mais il lorgnait d'un œil piteux la pâtisserie que dévoraient les flammes, et se croyant mystifié, il s'efforçait péniblement de prendre son parti.

— Expliquez-vous, Madame, dit Marianne, expliquez-moi ce que tout ceci signifie... un poison, grand Dieu! et pour qui ce poison?

La comtesse étendit une main défaillante vers le terre-neuve.

— Vous vouliez tuer mon chien, tuer mon pauvre Tom, mon meilleur ami! mais c'est impossible, cela, car c'est horrible, c'est odieux! — C'est vrai! — Et vous osez le dire! — Marianne, je me fais honte, car je suis bien plus coupable que vous ne le pouvez penser. Mais je saurai expier une partie de mes crimes en vous faisant un aveu complet: — Relevez-vous, je vous en supplie. Si l'on vous voyait ainsi! — Non, non, je resterai prosternée à vos pieds jusqu'à ce que vous m'ayez pardonné.

Mademoiselle de Castro courut pousser les verrous de la porte; puis elle essaya encore, mais vainement, de relever sa belle-mère, qui lui dit:

— Vous avez dit que Tom était votre meilleur ami, et vous ne vous êtes pas trompée, car vous lui devez de n'être pas tombée dans les embûches que j'ai depuis longtemps dressées sous vos pas. Oui, Marianne, j'ai voulu vous perdre, j'ai abusé de la confiance de votre père, j'ai précipité l'heure de sa mort en lui causant un épouvantable chagrin. — Malheureuse! Oh! malheureuse! — Accablez-moi, vous le pouvez, vous le devez; mais laissez-moi profiter de l'heure du repentir que Dieu me donne dans sa miséricorde pour vous dévoiler tous mes crimes. Votre père, loin de désirer votre alliance avec le chevalier Finelli, m'a suppliée à ses derniers moments de m'opposer à ce mariage, et de détourner de votre tête comme un danger terrible le déshonneur de cette union. — Et vous! s'écria Marianne en portant ses mains à ses yeux qu'un éclair venait d'éblouir... et vous! — Et moi, fermant le cœur et l'oreille à la prière d'un mourant qui avait été mon bienfaiteur, j'ai mis tous mes soins à attirer ici ce mauvais sujet, cet homme taré, ce bandit de la société que je voulais vous donner pour époux. — Mais pourquoi?... que vous ai-je fait? juste ciel! — Pourquoi?... Ah! qu'il me faut de courage!... pourquoi!... pour vous voler!... — Me voler!... je ne comprends pas. — Non, vous ne comprenez pas: votre candeur repousse de pareilles souillures, mais un mot vous révélera mes odieux calculs; en vous épousant, le chevalier Finelli s'engageait à vous ruiner à mon profit, il s'engageait à faire passer dans mes mains les deux tiers de votre fortune... N'est-ce pas que je suis bien infâme? — Ah! vous me faites pitié... je vous plains, Madame, et je me retire. — Non, non, vous ne me quitterez pas ainsi, je veux que vous m'écrasiez sous vos pieds ou que vous me pardonniez, et peut-être me pardonneriez-vous,

quand vous verrez jusqu'où va ma honte et quel gouffre a su creuser, en un instant mon repentir. — Parlez donc. — Mes plans étaient trop bien combinés pour ne pas réussir à mon gré; mais la Providence veillait sur vous, et elle a choisi pour vous préserver l'instinct de ce chien fidèle et bon, votre seul ami, pauvre enfant.

Foudroyé par cette réponse qui tenait du persiflage, le chevalier se tourna vers la comtesse, qui lui fit la révérence.

— Mademoiselle, dit à son tour le vicomte, je suis ravi de l'excellente nouvelle que je vous apporte; madame la comtesse Palmény est arrivée à Marseille, et d'après la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, lettre reçue ce matin même, je crois pouvoir vous assurer que votre noble et bonne cousine sera ici demain dans la journée. — Ah! Monsieur, vous me comblez de joie... Je ne sais comment vous remercier, s'écria Marianne, dont les joues s'étaient enluminées.

Le Sicilien s'était approché de la comtesse et lui avait glissé tout bas:

— Ah ça! qu'est-ce encore que cet imbroglio? — Cela veut dire, chevalier, que dès demain vous et moi nous partons. — Pour Palerme? — Vous irez où vous pourrez, j'irai où je voudrai; vous n'avez plus rien à faire ici. — Pait-il? — Assez... — Eh bien, mon cher chevalier, interrompit le vicomte, c'est comme cela que vous faites mystère de vos voyages! Savez-vous que c'est fort mal se comporter. — N'est-ce pas? — Mais je suis incrédule. — Vraiment? — Sans doute, au point où vous en êtes... — Mon cher ami, au point où j'en suis, dit le Sicilien à l'oreille de Fermont, ce qu'on peut faire de mieux c'est de n'être pas un sot... Recevez mes civilités.

Sur ce, le chevalier s'inclina devant Marianne qui ne

lorsqu'il fut enfin sauvé par l'équipage du *Muguet*.

Le pilote Lelargne était âgé de 60 ans, longtemps il avait pu se maintenir à la surface de la mer, au moyen d'une petite caisse servant à contenir des provisions; mais ses forces, trahies par son grand âge, ne lui ont pas permis d'attendre le secours apporté par le *Muguet*; Marguerite avait 45 ans, et il laisse deux jeunes enfants; Guélon n'était âgé que de 30 ans; il laisse aussi un enfant en bas âge.

Deux dames qui se promenaient sur la grève ont été atteintes par les lames et n'ont dû leur salut qu'aux marins d'une embarcation qui regagnait la terre.

— Voici des détails sur un curieux phénomène observé en Sibérie. Il s'agit d'un palais de cristal qui ne ressemble pas tout à fait à celui de Londres, car, s'il est aussi élégant et aussi brillant que ce dernier, il est loin d'être aussi durable.

Je voyageais, dit le voyageur de qui nous tenons ces faits, sur les eaux de la Léna, dans une barque qui fait ici les fonctions de malle-poste, par une belle matinée de mai. Je jouissais du spectacle enchanteur que présentent ses rives accidentées, et, bercé par les vagues, je m'étais endormi au bruit monotone des rames. Tout à coup, ce bruit cessa, le canot glissa plus lentement, les rameurs interrompirent leurs chants; c'est à ce moment que je me réveillai.

Au lieu de la clarté éblouissante du jour, il n'y avait qu'un faible crépuscule, car en cet endroit la Léna était, sur une vaste étendue, couverte d'une voûte de glace s'élevant à trois toises au-dessus de l'eau. Cette voûte avait une position horizontale; elle semblait même s'enfoncer un peu au centre; en quelques endroits, les rayons du soleil la pénétraient, comme si c'eût été du cristal; la lumière s'y reflétait en se jouant et prenait une teinte bleuâtre qui rappelait ces grottes fantastiques dont il est parlé dans les contes de fées.

Après avoir contemplé à loisir ce merveilleux spectacle, je commençai à comprendre tout le danger de ma situation, au cas où la voûte viendrait à croquer. J'ordonnai aux matelots de ramer avec plus de vigueur, afin de sortir le plus vite possible de ce dangereux canal. « Taisez-vous, me répondirent-ils à voix basse; on ne peut ni ramer ni parler; il faut laisser filer la barque, afin que le bruit ou la voix ne fasse pas rompre la glace. » Je compris la justesse de cet avertissement, car le moindre son aurait suffi pour déchirer complètement ce voile épais jeté sur les deux bords de la rivière. « Attendez, dit un des rameurs, que nous soyons hors de ce passage; alors vous déchargerez votre fusil, et vous verrez ce qui en adviendra. » Je demandai si nous en avions pour longtemps, on me répondit que souvent ces voûtes ont une longueur de quinze verstes, mais que, pour celle-ci, ils ne pouvaient rien en dire, attendu qu'ils n'avaient pas encore passé par là cette année.

Ils me donnèrent ensuite l'explication de ce phénomène, qui est très-simple. Dans ce pays, la

Léna a des rives hautes et escarpées. A l'Automne, lorsque les courtes chaleurs de l'été ont produit le dégel, ces rives se remplissent d'eau. Pendant cette inondation, le fleuve gèle; alors arrive un hiver qui dure au moins dix mois; l'eau retombe naturellement dans son lit, laissant des voûtes de glace que le froid a congelées et qui sont suspendues dans les airs là où les rochers leur présentent un appui; mais lorsque cet appui manque, la glace tombe en même temps que l'eau qui la détruit et l'entraîne. Si l'on peut comparer ce phénomène avec un objet connu, c'est assurément avec le palais de Cristal de Londres, car ce dernier s'appuie également sur des colonnes, et les rochers de la Léna sont de véritables colonnes (en Sibérie, d'ailleurs, ils portent ce nom). La magnificence et l'étrangeté du coup d'œil me faisaient oublier le péril où nous nous trouvions. Tout à coup, la lumière annonce l'instant de la délivrance, et à peine notre canot a-t-il dépassé la limite de ce palais aérien, que je décharge mon fusil. L'écho répète le coup, on entend dans la glace un craquement, et la voûte s'abîme avec un fracas pareil à celui du tonnerre. Mais tout n'est pas encore fini, car l'eau entraîne les morceaux de glace, et les gens qui montent les barques doivent fuir avec la vitesse de l'éclair, sans quoi ils risqueraient d'être écrasés. (Moniteur.)

CHRONIQUE LOCALE.

La troisième session des Assises de Maine-et-Loire, pour 1854, s'ouvrira lundi prochain, 7 août, à Angers. Voici la liste des jurés qui appartiennent à notre arrondissement :

MM. Fillon, Toussaint, à Martigné; — du Temple, à Saumur; — de Rodays, au Vaudeloy; — Bazille, à Rou-Marson; — Beaufrils-Hardouin, à Varennes.

Par décret impérial, du 29 juillet dernier, M. Chevert est nommé juge-de-paix du canton de Geennes. PAUL GODET.

MÉTÉOROLOGIE.

Il résulte d'observations météorologiques faites à Saumur, pendant le mois de juillet, que la plus grande chaleur s'est fait sentir le 24, le thermomètre centigrade, placé à l'ombre, ayant atteint 35 degrés 3 dixièmes au-dessus de zéro. Le minimum de température a été observé le 2, le thermomètre étant descendu à 11 degrés 5 dixièmes au-dessus de zéro. La température moyenne du mois est + 20 degrés 678.

Le baromètre a atteint sa plus grande élévation le 22, étant monté à 764 millimètres. Son plus grand abaissement, qui est 751 millimètres 5 dixièmes, a été observé le 4, et sa hauteur moyenne est 757 millimètres 75.

L'aspect du ciel, observé trois fois par jour, a été clair 24 fois, nuageux 42 et couvert 29; total 93.

tenta pas de le retenir, et il sortit brusquement. Le vicomte comprit qu'il y avait quelque brouille dans le futur ménage, et un quart-d'heure après le départ du Sicilien, il prit congé des deux châtelaines. Finelli avait quitté le château à pied. Lorsque la voiture du vicomte enfilait l'allée de platanes qui conduisait à la grande route, une voix, sortie d'un buisson, cria au cocher :

— Arrêtez, s'il vous plaît.

Et le Sicilien se présenta à la portière.

— Comment, c'est vous ! fit le vicomte. — Eh oui ! *per Bacco* ! Ramassez-moi, j'éprouve le besoin de vous égayer un peu pour me distraire moi-même.

Vous devinez la conclusion. La comtesse Palmény arriva, au jour dit par le vicomte de Fermont. Madame de Castro, accueillie avec un froid glacial par la cousine de Marianne, inventa un prétexte quelconque pour quitter le château et s'enfuir du pays, où elle ne remit jamais les pieds. Marianne insista pour que cette malheureuse femme emportât son douaire et tout ce qui lui appartenait par donation légitime; la comtesse se réfugia en Italie, où elle vécut ignorée, faisant beaucoup d'aumônes, et demandant à Dieu, par de ferventes prières, que ses péchés lui fussent remis. Elle mourut à Naples, encore jeune, et les pauvres gens la pleurèrent.

La comtesse raconta tout ce que Tom avait fait, depuis le jour où il avait secondé son maître mourant, en la retenant près de lui, jusqu'au duel du vicomte de Fermont. Elle n'oublia pas l'histoire de cette lettre déchirée, de cette lettre arrivée de l'île Maurice; à l'adresse de Marianne; elle expliqua avec netteté, dans les moindres détails, les contrariétés que le terre-neuve avait sans cesse apportées dans ses desseins, et elle acheva son récit par ces mots :

— J'ai donc voulu empoisonner ce chien qui vous rendait tant de services, parce que je devinais qu'il m'était fatal. Votre père, en vous livrant sans appui à ma cupidité, à ma méchanceté aura sans doute prié le ciel de venir à votre secours, et le ciel a voulu que Tom fût le légataire du comte, car jamais tuteur ne s'acquitta mieux que lui de son devoir sacré. En vous voyant près de mourir, car si vous eussiez mangé ce gâteau empoisonné vous seriez morte cette nuit; en vous voyant vous approcher de votre tombe, j'ai senti mon âme se révolter, j'ai deviné que j'étais vaincue par votre ange gardien, et je bénis ma défaite, puisqu'elle nous a sauvés, vous de la mort, moi de l'infamie. Maintenant, Marianne, prononcez... Aussitôt que votre parente sera près de vous, je m'éloignerai, vous ne me reverrez plus, je sortirai de cette maison comme je suis entrée dans votre famille, les mains vides, et plus que pauvre. S'il m'était permis, dégradée comme je le suis, de vous donner un conseil....

— Un conseil ! murmura mademoiselle de Castro avec effroi. — Oui; je vous dirais : Epousez le vicomte de Fermont, car je crois qu'il vous aime, et je crois que vous l'aimez. Epousez-le, car c'est votre Providence qui lui a sauvé la vie, car c'est votre ami, c'est Tom qui, des eaux du Tarn où il allait périr, l'a traîné jusqu'à vos pieds.

Des pas se firent entendre, et l'on frappa discrètement à la porte.

— Relevez-vous, Madame, dit Marianne à voix basse. — Avez-vous pardonné ? — Pour Dieu et pour mon père... oui.

La comtesse baisa la main de sa pupille et courut ouvrir. Pendant ce temps, Marianne s'empara de la tête de Tom et la couvrit de caresses. On annonça le vicomte de Fermont et le chevalier Finelli.

Pendant le mois, il y a eu sept jours de beau temps et huit de très-beau temps. Il y a aussi eu dix jours de pluie qui ont donné 58 millimètres 4 dixièmes d'eau ou 58 litres 4 décilitres par chaque mètre carré de la surface du sol.

Le vent, observé deux fois par jour, a été nord 3 fois, nord-nord-est 2, nord-est 2, est-nord-est 1, est 4, sud-est 2, sud 2, sud-ouest 20, ouest-sud-ouest 5, ouest 11, ouest-nord-ouest 2, nord-ouest 7, nord-nord-ouest 1; total 62.

Vent moyen 12, vent fort 1, orage 1, tonnerre 1, éclairs 4.

Les eaux de la Loire marquaient à l'étiage du Pont-Cessart 1 mètre 54 centimètres, le 5; 1 m. 58 c., le 9; 1 m. 96 c., le 13; 1 m. 82, le 15; 1 m. 12 c. le 24; 92 c. le 27, et 1 m. 10 c., le 31. Saumur, le 4 août 1854.

LOUIS RAIMBAULT, vétérinaire.

DERNIERES NOUVELLES.

Bucharest, 29 juillet.

L'évacuation complète de Bucharest aura lieu après-demain.

Les officiers ou soldats qui resteraient en arrière seront considérés comme déserteurs.

Le Président plénipotentiaire russe, baron de Budberg, quitte demain Bucharest pour Fokshany.

Les troupes russes se concentrent sur le Sereth; il n'est pas question d'évacuer la Moldavie.

Vienne, jeudi, 5 août.

« On attend Omer-Pacha à Bucharest, suivant les Russes de près. »

Stettin, 2 août.

« Le bateau à vapeur, *Nagler*, parti le 31 au soir, de Stockholm, apporte les nouvelles suivantes :

« D'importantes propositions royales dans le conseil d'Etat, étaient attendues. Le général Baraguay-d'Hilliers était arrivé le 29, à Stockholm, à bord de *La Reine-Hortense*. Il en était reparti le 31, prenant la direction de l'Est.

« La corvette française, *Brandon*, était partie pour le golfe de Finlande. Les troupes françaises de débarquement étaient arrivées aux îles d'Aland. » — Havas.

L'INSTITUTION GAUDEAU termine son année scolaire par des examens auxquels les parents des élèves sont priés d'assister, et qui auront lieu, de midi à 4 heures, dans l'ordre suivant :

Mercredi 9 août, section des lettres et sciences;

Jeudi 10, section des commençants;

Vendredi 11, section du commerce;

Samedi 12, messe d'actions de grâce, à 9 heures du matin, dans l'église Saint-Pierre.

BOURSE DU 3 AOUT.

4 1/2 p. 0/0 hausse 13 cent. — Fermé à 98 75.

5 p. 0/0 baisse 10 cent. — Fermé à 70 93.

BOURSE DU 4 AOUT.

4 1/2 p. 0/0 hausse 23 cent. — Fermé à 98 80.

5 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 70 93.

P. GODET, propriétaire-gérant.

— Je vous remercie, Mademoiselle, dit le Sicilien en s'inclinant avec grâce, de m'avoir permis de venir vous saluer une dernière fois. — Vous partez, Monsieur, répondit mademoiselle de Castro avec un accent qu'elle n'avait jamais révélé. — Demain matin ! à mon grand regret... — Et vous allez ? — A Palerme. — J'espère que vous ferez un bon voyage, et je ne vous plains pas; Palerme est, dit-on, charmant cet hiver.

Quant à Finelli, après s'être longtemps chamaillé avec ses créanciers, après avoir battu le pavé de quatre ou cinq capitales, il épousa une vieille femme retirée du bas commerce et passablement riche; mais il eut la sottise, peu de temps après ce mariage, de se faire tuer en duel par un maladroît.

Reaucoup de batailleurs finissent ainsi; c'est, pour eux, la peine du talion. Le vicomte de Fermont épousa Marianne de Castro. Il eût été inutile de le dire, si je n'avais à ajouter que Tom vécut encore six ans, choyé, honoré de ses maîtres. Le pauvre bon chien mourut, dans sa graisse, d'une goutte remontée, maladie occasionnée par la nourriture succulente, les friandises et les sucreries dont on le bourrait du matin au soir. Ses obsèques furent aussi belles qu'il est permis raisonnablement de les faire à un chien. Toute la maison de Fermont y assista avec recueillement, et Tom fut enterré à l'endroit même où il avait, en se jetant dans le Tarn, sauvé la vie à ce beau cavalier dont Marianne avait pris le nom.

La vicomtesse de Fermont vient passer, tous les ans, quelques mois d'été à son petit château, et jamais elle n'oublie de visiter la tombe du légataire du comte de Castro, car, après Dieu, c'est à cet ami fidèle qu'elle doit tout son bonheur.

(L'Écho des Feuilletons.) — A. DE GONDRE COURT.

Etudes de M^e LABICHE, avoué à Saumur, rue de la Petite-Douve, n° 11, et de M^e DUTERME, notaire à Saumur.

VENTE

Surlicitation, entre majeurs et mineure, APRÈS BAISSÉ DE MISE A PRIX
En un lot,

D'UNE MAISON,

AVEC 77 ARS DE JARDIN,
Le tout situé commune de Saint-Lambert-des-Levées, rue Saint-Jacques, près Saumur (Maine-et-Loire.)

L'adjudication aura lieu le dimanche 27 août 1854, à midi, en l'étude de M^e DUTERME, notaire à Saumur, commis à cet effet.

On fait savoir à qui il appartiendra, qu'en exécution : 1^o d'un jugement rendu contradictoirement entre les parties ci-après nommées par le Tribunal civil de première instance de Saumur, le 27 mai 1854, enregistré; 2^o d'un autre jugement rendu contradictoirement entre les parties, par le même Tribunal, le 20 juillet 1854, enregistré;

Et aux requête, poursuites et diligences : 1^o De dame Louise Ratonis; veuve du sieur Auguste Pasquier, jardinier, ladite dame demeurant à Saumur, et agissant au nom et comme ayant été commune en biens avec son défunt mari, et encore comme créancière de la succession de ce dernier, à raison de ses reprises et conventions matrimoniales; 2^o Du sieur Auguste Pasquier, jardinier, demeurant à Saumur, ayant pour avoué M^e Alexandre-Lucien Labiche, avoué près le Tribunal civil de première instance de Saumur, demeurant en cette ville, rue de la Petite-Douve, n° 11;

En présence de M. Jean Bigeau, propriétaire, demeurant à Saumur, au nom et comme tuteur ad hoc de la mineure Louise Pasquier, issue du mariage d'entre la dame Pasquier sus-nommée avec son défunt mari; ledit sieur Bigeau nommé à cette qualité, qu'il a acceptée, par délibération du conseil de famille de ladite mineure, reçue sous la présidence du Juge-de-Paix du canton nord-ouest de Saumur, en date du 20 mai 1854, ayant le sus-nommé M^e Coulbault pour avoué, demeurant à Saumur;

Il sera procédé, aux jour, lieu et heures ci-dessus indiqués, à la vente par adjudication publique, à l'extinction des feux, et par le ministère dudit M^e Duterme, notaire à Saumur, des immeubles dont la désignation suit :

LOT UNIQUE.

Une maison, composée de deux chambres à cheminée, couverte en ardoises, grenier au-dessus des deux chambres; écurie construite en bousillage et couverte en chaume, au levant des deux chambres; cellier couvert en ardoises, au nord; four à l'ouest; au-devant de la maison, petit bâtiment en pierres, couvert en ardoises, et hangar couvert en chaume, dans lequel se trouvent un pressoir et une cuve;

Soixante-dix-sept ares environ de terre, en jardin, attenant à ladite maison; dans ce jardin se trouvent 2 puits à bascule.

Le tout forme un seul tenant et joint au nord M. Morillon, au sud Girandier, à l'est la rue Saint-Jacques, et à l'ouest MM. Morillon et Girandier.

Cette petite propriété est affermée par bail authentique moyennant 320 francs.

MISE A PRIX.

Outre les charges, clauses et conditions insérées au cahier des charges rédigé par ledit M^e Duterme, et déposé en son étude, les biens sus-désignés seront criés sur la mise à prix de six mille cinq cents francs, ainsi réduite

par le jugement dudit jour 20 juillet 1854, ci..... 6,500 francs.

S'adresser, pour les renseignements : Soit à M^e LABICHE, avoué poursuivant la vente;

Soit à M^e DUTERME, notaire à Saumur, dépositaire du cahier des charges;

Soit à M^e COULBAULT, avoué co-litigant.

Fait et rédigé par l'avoué-licencié soussigné, le 31 juillet 1854.

(412) Signé : LABICHE, avoué.

Etude de M^e HENRI PLÉ, commissaire-priseur, à Saumur.

GRANDE

VENTE MOBILIERE

Après décès.

Le mardi 8 août 1854, à midi, et jours suivants, à la même heure, il sera procédé, par le ministère de M^e PLÉ, commissaire-priseur, à l'hôtel de la Bilange (rue de la Petite-Bilange), tenu par le sieur Delarue dit Mesy, à la vente publique aux enchères de tout le mobilier garnissant ledit hôtel.

Il sera vendu :

24 lits parfaitement garnis, 200 draps en toile, et même quantité de nappes et serviettes, commodés, secrétaires, pendules, armoires, buffets, tables, fauteuils, chaises, glaces, argenterie, belle batterie de cuisine en cuivre, diligence, charrette à bras, bons vins de 1846, rouge et blanc, vin de Bordeaux, liqueurs, environ douze charretées de foin, paille, un joli cheval de trois ans, barriques et bouteilles vides et quantité d'autres bons objets.

On paiera comptant et cinq centimes par franc. (413)

M. PIAULT, médecin dentiste de Paris, prévient sa clientèle de Saumur et des environs, qu'il sera à Saumur dans le courant de ce mois.

Consultations, Hôtel-de-France, de 10 heures à 4 heures du soir. (414)

A LOUER

Présentement,

UNE MAISON,

Quai de Limoges, n° 36.

S'adresser à M^{me} JOBULT, place de l'Hôtel-de-Ville. (344)

A CÉDER DE SUITE

L'HOTEL DU BELVÉDÈRE

A SAUMUR.

Cet HOTEL, parfaitement achalandé, est le plus vaste et le mieux situé de Saumur.

Mobilier confortable, liège, vins, etc. On céderait le tout à de bonnes conditions, avec facilité pour le paiement.

L'approche des courses est un moment favorable pour l'exploitation de cet établissement.

Pour traiter, s'adresser ou écrire franco à M. Kerneis, à Saumur. (416)

Etude de M^e DUTERME, notaire à Saumur.

BOIS A VENDRE

FONDS ET SUPERFICIE

Commune de Dennezé, arrondissement de Saumur.

1 ^o Coupes des Chauffeaux.....	37 h.	69 a.	50 c.
2 ^o Coupes des Vieilles-Vignes ou Marchais-du-Saule...	37	98	00
3 ^o Coupes des Epinettes ou Petites-Douves.....	34	59	50
4 ^o Coupes du bois Emery ou Petit-Verry.....	21	95	50
5 ^o Coupe du Grand-Rochefolin.....	13	31	50
6 ^o Coupe de l'Écoulée-de-l'Écouchée ou de la Garenne de la Groullière.....	15	70	50

Commune de Gennes.

7 ^o Coupes des Trois-Noix ou Pavillon de Ragonlay...	29	34	60
Plus la ferme de Brise-Quenouilles ou Belair, commune de Dennezé.....	39	24	80
	229	83	70

S'adresser, pour traiter, à M^e DUTERME, notaire à Saumur, ou à M^e LEBRETON, notaire à Gennes, arrondissement de Saumur. (346)

Tribunal de Commerce de Saumur.

Les créanciers de la faillite du sieur Huard-Duvignault-Cosse, sont invités à se présenter, jendi prochain, dix de ce mois, chez M. Kerneis, syndic de ladite faillite, à l'effet de toucher un second dividende de 5 pour 0/0 sur le montant de leurs créances vérifiées et affirmées.

Le Greffier du Tribunal,
(415) A. DUDOUET.

5,000 FRANCS

A PLACER A RENTE VIAGÈRE.
S'adresser à M^e DION, notaire à Saumur. (399)

A LOUER

Pour la Toussaint 1854,

UNE JOLIE PROPRIÉTÉ

Appelée la Chipaudière, à Saint-Hilaire-Saint-Florent, dans un très-beau site, vue admirable sur le Thouet et la Loire, à deux kilomètres de Saumur.

Maison de maître, jardin d'agrément, potager, clos de vigne, vastes caves et servitudes.

S'adresser, à M. le vicomte de la FREGROLIÈRE, propriétaire à Saint-Florent;

Où à M^e CHASLE, notaire à Saumur.

Etude de M^e DUTERME, notaire à Saumur.

A PLACER 5,000 fr.

A RENTE VIAGÈRE, SUR DEUX TÊTES.

Etude de M^e DION, notaire à Saumur, rue d'Orléans, n° 79.

A VENDRE

PAR ADJUDICATION,

Le dimanche 6 août 1854, à midi, en l'étude de M^e Dion:

1^o Une MAISON bourgeoise, située à Saumur, rue de l'Hôtel-Dieu, n° 27, en face de l'Hôtel-Dieu;

2^o Une grande MAISON, située à Saumur, faubourg des Ponts, rue de la Marine, n°s 10 et 12;

3^o Une autre MAISON, située à Saumur, même rue, n° 1^{er};

4^o Et un MAGASIN, rue du Vieux-Pont, à l'angle de la rue de la Visitation.

S'adresser à M. DROUARD, tapissier, à Saumur, ou à M^e DION, notaire.

A LOUER DE SUITE

La MAISON dernièrement occupée par M. DION, notaire à Saumur, carrefour du Puits-Tribouillet, n° 15.

VENTE

D'UN

TAUREAU DE DURHAM

Le samedi 19 août, à midi, aura lieu, sur la place du marché de Saumur, la vente aux enchères publiques d'un très-beau taureau de race pure de Durham, âgé de 4 ans, appartenant au Comice agricole de l'arrondissement. (409)

A LOUER

Pour la Saint-Jean 1855,

UNE MAISON,

Située à Saumur, rue de Bordeaux, n° 7,

Consistant en salon de compagnie, salle à manger, cuisine, plusieurs chambres au premier et au deuxième étage, grenier, cour, jardin, bûcher, remise et écurie.

S'adresser, pour visiter la maison, à M. BAILLERGEAU, qui l'occupe, et à M^e LEROUX, notaire à Saumur. (389)

A VENDRE

PAR ADJUDICATION,

Le dimanche 6 août 1854, à midi, En l'étude de M^e DUTERME, notaire à Saumur.

LA FERME DE LA MOTTE.

Située commune d'Allonnes, consistant en bâtiments d'habitation et d'exploitation, cour, jardin, 7 hectares 63 ares 75 centiares de terres labourables, afflées en grande partie de rangées de vignes et arbres fruitiers, et 3 hectares 67 ares 28 centiares de prés.

Ce domaine est affermé par bail authentique, moyennant 835 francs en argent, 15 kilog. de beurre, 2 hectolitres 30 litres de vin rouge, 2 chapons, 18 poulets et 6 canards; plus les impôts à la charge du fermier.

S'adresser à M. JAHAN, avoué à Saumur, chargé de traiter, ou au audit M^e DUTERME (370)

A VENDRE

Un beau et bon CHIEN D'ARRÊT, âgé de trois ans et demi, arêtant et rapportant à la perfection.

S'adresser à M. VINET, propriétaire à Vernou-le-Fourrier, près Vernantes.

A VENDRE

UNE MAISON

Sise à Saumur, rue Duncan, avec écurie, cour et jardin, occupée par M. Kerneis.

S'adresser à M. JUCHAULT, rue d'Orléans, n° 103, à Saumur;

Où à M^e CHASLE, notaire en ladite ville. (386)

PORTION DE MAISON

A LOUER

PRÉSENTEMENT

Située rue Beaurepaire.

S'adresser à M. LAURENT ZIBETTA, peintre. (345)

A LOUER

Présentement,

1^o Une MAISON, située à Saumur, rue d'Orléans, composée de rez-de-chaussée, premier et second étage, greniers;

2^o Et une MAISON de campagne, située au Petit-Puy, près Saumur, composée de logement, cave, cellier, pressoir et 85 ares 50 centiares de vigne en dépendant.

S'adresser, à M^e DUTERME, notaire à Saumur. (373)

Saumur, P. GODET, imprimeur.